

MÉLÉAGRE

TRAGÉDIE

LA GRANGE CHANCEL,
François-Joseph

1699

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Août 2016

MÉLÉAGRE

TRAGÉDIE

PAR LAGRANGE DE
CHANCEL.

À PARIS, Chez PIERRE RIBOU, proche les Augustins, à la
descente du Pont-neuf, à l'Image Saint Louis.

M. D.C. XCIX. AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

PRÉFACE.

Il s'éleva d'abord une si grande quantité de Critiques contre cette pièce, qu'il faut qu'elle ne soit pas sans mérite, puisqu'elle a pu leur résister. Je ne doute point que je n'en doive la réussite au beau sexe qui en a été véritablement touché, et qui est toujours venu en foule à chaque représentation. J'ai eu la gloire d'y voir pleurer une illustre Princesse, dont l'approbation vaut mieux que toutes les louanges du monde. La plupart de nos jeunes gens veulent faire les beaux esprits avec un savoir très médiocre. Ils ne viennent à la Comédie qu'avec un esprit de critique ; et quand ils ont une fois décidé, ils croient que la Cour et la Ville doivent suivre leur jugement. Il y en a quelques-uns dont l'esprit devance les années , et qui loin de faire les mauvais censeurs donnent des avis que je suivrai toujours préférablement aux miens. Il est vrai que le nombre de ces derniers est si petit, qu'à peine en trouve-t-on trois ou quatre ; entre lesquels j'en dois distinguer un, dont l'estime et l'amitié font que je ne m'inquiète pas beaucoup des mauvaises critiques des autres, qui seront aisées à détruire par ceux qui liront cet ouvrage.

ACTEURS.

ALTHÉE, reine de Calydon.

MÉLÉAGRE, Fils d'Althée.

ATHALANTE, Reine d'Arcadie.

PLEXIPPE, Frère d'Althée.

DEJANIRE, Fille de Toxée , Nièce de Plexippe et d'Althée, et depuis femme d'Hercule.

DIONE, Confidente d'Althée, et Gouvernante de Déjanire.

ÉLISE, Nymphé de la suite d'Athalante.

THÉLAME, Domestique de la Reine.

La scène est à Calydon, dans le Palais d'Althée.

ACTE I

SCÈNE PREMIERE.

Déjanire , Dione.

DIONE.

Quoi ! Lorsque nous touchons à l'illustre journée,
Qui va de Calydon régler la destinée,
Et rendre pour jamais à nos peuples contents,
Un repos que le monstre a troublé si longtemps ;
5 Ce spectacle nouveau n'a rien qui vous attire,
Et l'on n'y verra point la seule Dejanire.

DEJANIRE.

La Reine jusques-là n'a point porté ses pas :
J'ai beaucoup de raisons pour ne la quitter pas ;
La frayeur qui m'agite est égale à la sienne :
10 Elle est au Temple : il faut attendre qu'elle vienne.

DIONE.

Ainsi lors qu'à nos vœux tout semble conspirer,
Madame, votre cœur ne se peut rassurer.
Ne vous souvient-il plus que la fière Athalante,
Abandonnant pour nous le séjour d'Erimante,
15 Entre tant de héros, charmez de fa valeur,
A promis sa Couronne et sa main au vainqueur ?
Et que pour l'acquérir toute la Grèce en armes,
Se prépare à finir vos mortelles alarmes ?
Le Ciel même, le Ciel irrité contre nous,
20 Se lasse après un temps de marquer son courroux,
Et veut que nos efforts désarmant sa justice,
Le forcent quelquefois à nous être propice.

DEJANIRE.

Ah Dione ! Les Dieux, quand ils font outragés,
Ne s'apaisent jamais qu'après s'être vengés :
25 On irrite aisément leurs suprêmes puissances:
Il faut des flots de sang pour laver nos offenses.
Rappellerai-je ici ce jour, où leur courroux,
Avec tant de rigueur éclata contre nous ?
Méléagre échappé d'un péril effroyable,
30 Revenait triomphant d'un peuple formidable.
Sa mère, soeur du Prince à qui je dois le jour,

Pour nous unir tous deux attendait son retour ;
Et pour suivre du Roy la volonté suprême.
Devait quitter pour nous l'éclat du diadème.
35 Car, tu n'ignores pas qu'à son dernier moment
Il voulut de la Reine exiger un ferment :
Pour remettre à leur fils le trône de son père,
Quand l'âge à notre hymen ne serait plus contraire.
J'ignore quel forfait, ou plutôt quel malheur,
40 De Diane sur nous attira la fureur.
Les uns l'ont imputée au mépris de la Reine ;
Mais je me crus dès lors le sujet de sa haine ;
Et que par trop d'orgueil mon coeur fut entraîné
Quand je vis le bonheur qui m'était destiné.
45 Quoi qu'il en soit, trompant cette heureuse espérance,
Le monstre en même temps fit sentir sa vengeance.
Combien, depuis un an qu'il désole ces bords,
Les a-t-on vu semés de carnage et de morts ?
En vain pour le combattre on va tout entreprendre
50 La Déesse irritée a soin de le défendre.
Je connais Méléagre , et je sais que son bras,
Pour sauver son pays ne s'épargnera pas.
Toujours infatigable, et toujours magnanime,
Plus le péril est grand, plus la gloire l'anime ;
55 Et peut-être du monstre éprouvant les fureurs...

DIONE.

Hé pourquoi vous former ces indignes terreurs ?
Songez plutôt, combien tous nos Oracles,
À ce Prince en naissant promirent de miracles.
Comment, si jeune encore, par sa feule valeur,
60 Des tyrans de la Crète il dompta la fureur.
Alors, vous le savez, j'excusais vos alarmes, .
Il n'avait point encor de renom dans les armes,
Cependant on le vit au sortir de nos bois,
Combattre, et triompher , pour la première fois.
65 Peut-être que du Monstre, ainsi que de la Crète,
Le destin à son bras réserve la défaite :
Qu'après cette victoire on verra renouer
Un hymen, que le Ciel ne peut désavouer :
Et qu'il n'a rassemblé l'élite de la Grèce,
70 Que pour en augmenter la Pompe et l'allégresse.

DEJANIRE.

Non, non, de mes parents j'ai trop à redouter,
Ils font trop attachés à me persécuter ;
Mais j'espère qu'un jour...

DIONE.

Contraignez-vous de grâce,
On vient vous informer de tout ce qui se passe.

SCÈNE II.

Déjanire, Thelame, Dione.

DEJANIRE.

75 Thélame, où courez-vous ? Nos Grecs font-ils, vainqueurs :
Ont-ils du Monstre enfin surmonté les fureurs ?

THELAME.

Chacun également aspire à cette gloire,
Madame ; et chaque bras se promet la victoire.
Tout s'empresse, tout part ; du cor et de la voix,
80 On entend retentir les plaines, et les bois.
La Grèce, de Héros semble s'être épuisée.
On voit Pirithoüs venir avec Thésée.
Les enfants d'Orithie, et Lyncée, et Nestor,
Et l'illustre Plexippe, et Pollux, et Castor.
85 Méléagre surtout, notre unique espérance,
Qui sort d'une victoire au sortir de l'enfance,
Étonne tous les coeurs par sa noble fierté,
Voyant tant de jeunesse, et tant de majesté.
Mais parmi ces Héros, l'élite de la Grèce,
90 Paraît, comme en triomphe, une illustre Princesse ;
On lui voit de Diane et le port, et les traits,
Telle qu'on la dépeint courant par les forêts.
Ses cheveux par les vents flottants à l'aventure,
Son habit relevé d'une simple parure,
95 Empruntent tant d'éclat de sa seule beauté,
Qu'elle semble à nos yeux une Divinité.
Flatté par ses serments, chacun court à la gloire ;
Chacun pour l'acquérir aspire à la victoire.
Plexippe dont le zèle agit également,
100 N'a ni moins de valeur, ni moins d'empressement :
Il m'envoie à la Reine, et je viens vous apprendre,
Qu'auprès de vous, Madame , il va bientôt se rendre :
Qu'un secret important l'oblige à vous parler.

DEJANIRE.

Plexippe ! Et quel secret me peut-il révéler ?

THELAME.

105 Je l'ignore, et je cours où mon devoir m'appelle.

SCÈNE III. Déjanire, Dione.

DEJANIRE.

Je ne le cèle point, la surprise est nouvelle.
Tu sais malgré le sang qui nous unit tous deux,
Que de mes ennemis c'est le plus dangereux ;
Après avoir vingt ans gouverné cet Empire,
110 Jamais à ma grandeur il n'a voulu souscrire,
Et tu l'as vu constant à ne rien épargner,
Pour troubler un hymen qui me faisait régner.

DIONE.

Mais n'est-ce point, Madame, un soupçon qui l'offense,
Il a pris tant de soins d'élever votre enfance :
115 C'est par lui que la Reine a conçu le dessein
D'obliger Méléagre à vous donner la main.
De ce Prince, d'ailleurs, vantant la renommée,
Lui vit-il à regret commander une armée,
Et lorsqu'à la victoire il brûlait de courir,
120 Lui ferma-t-il le champ qu'il venait de s'ouvrir.

DEJANIRE.

Ce fut bien malgré lui que tout couvert de gloire.
Ce jeune conquérant remporta la victoire,
L'exposer à son âge en un danger si grand,
C'était pour s'en défaire un prétexte apparent.
125 C'était un beau projet pour gagner un Empire.
Et nos peuples depuis n'ont pas manqué de dire.
Que si quelque malheur eût terminé son sort,
Il se fut aisément consolé de sa mort.

DIONE.

Du moins si vous craignez les effets de sa haine,
130 Que n'espérez-vous pas des bontés de la Reine,
Madame, autant que lui vous possédez son coeur.
Et vous seule à la Cour balancez sa faveur.

DEJANIRE.

Je ne m'éblouis point d'une vaine tendresse,
Un Trône sur un coeur peut bien plus qu'une nièce.
135 De son frère inhumain elle prend les avis ;
Les miens auprès des leurs ne sont guères suivis.
Par un commun accord du rang qu'on me refuse,
Elle accuse son frère ; et son frère l'accuse :
Et mon coeur ignorant l'auteur de son ennui,
140 Se défie à la fois de la Reine, et de lui.
Du tort qu'elle me fait, par un supplice étrange,
Il semble que le Ciel la punit, et me venge.
Tu vois depuis quel temps son funeste courroux
Prend soin de lui porter les plus sensibles coups.
145 Songe combien de fois sa raison égarée,

A fait place aux fureurs dont elle est déchirée ;
Rappelle-toi l'horreur de ces affreux moments,
Ou poussant jusqu'au Ciel de longs gémissements,
Elle croit voir Diane armer sa main sévère,
150 Pour lancer sur son fils la foudre de son père :
Que l'Enfer pour le perdre à sa haine se joint :
Elle le voit, le cherche, et ne le connaît point.
Et dans nos bras enfin tremblante, évanouie,
Elle reste longtemps sans chaleur et sans vie.
155 Cependant par un sort que je ne conçois pas,
Pour elle en cet état le Trône a des appas ;
Du pouvoir souverain incessamment jalouse,
Elle veut à son fils me donner pour épouse ;
Contant que sa jeunesse, et ma facilité
160 Lui laisseront toujours toute l'autorité.
En vain de ma foiblesse elle est persuadée ;
Je ne m'oppose point à cette vaine idée,
Je la confirme même autant que je le puis :
Mais un jour sur le Trône on verra qui je suis :
165 On verra si mon coeur satisfait d'un vain titre,
Veut que de son pouvoir une autre soit l'arbitre,
Et fi laissant régner mes ennemis jaloux...

DIONE.

Contraignez-vous encor ; la Reine vient à vous.

SCÈNE IV.

Althée, Dejanire, Dione.

ALTHÉE.

Ah Princesse ! Les Dieux sont sourds à nos prières
170 De l'Olympe à nos cris ils ferment les barrières ;
Mille signes affreux, par de tristes effets,
Nous marquent un courroux à ne finir jamais :
Et moi qui dans les maux dont je suis poursuivie ,
Vois presque à chaque instant le dernier de ma vie :
175 Si près du noeud sacré qui vous doit assembler ,
Pour l'intérêt d'un fils j'ai voulu vous parler :
J'ai besoin d'une main où je prenne assurance,
Pour remettre un dépôt d'une extrême importance ;
Je cherche un coeur fidèle à qui me déclarer,
180 Et ce n'est que de vous que je puis m'assurer.

DEJANIRE.

Madame, vous savez si mon zèle est sincère,
Son secours à vos maux serait-il nécessaire,
Vous connaissez mon coeur pour le Prince et pour vous.
Et vous ne doutez pas...

ALTHÉE.

Dione, laissez-nous.

Dione se retire, et Althée continue.

185 Je vous connais, Princesse, et sur cette assurance,
Je me suis résolue à rompre le silence :
Mais pour vous expliquer, connaissant votre foi,
Un secret qui n'est su que des Dieux, et de moi,
Il faut de nos malheurs reprendre l'origine,
190 Du jour où j'attirai la vengeance divine.
Mon hymen commença ma gloire, et mon malheur ;
L'État après dix ans n'eût point de successeur,
Et le peuple indigné prenait pour un outrage,
Que le Ciel n'honorât ma couche d'aucun gages
195 Je crus que de Diane implorant le pouvoir,
Sa clémence aussitôt remplirait mon espoir,
Par un zèle fatal je crus tout légitime ;
Chaque ennemi captif lui servait de victime :
Peut-être j'en fis trop, ou n'en fis pas assez ;
200 Mais voyant que mes vœux n'étaient point exaucés,
Je n'espérai plus rien de la bonté céleste,
Je détruisis son culte, et le rendis funeste ;
J'eus recours à cet art dont les enchantements
Soumettent la nature à ses commandements :
205 Enfin soit que l'Enfer obéit à ces charmes,
Soit qu'un Dieu plus humain fut touché de mes larmes,
Ce fut dans le moment que par un doux repos
Le sommeil des mortels suspendait les travaux ,
Et que l'obscur nuit nous couvrant des ses ombres,
210 Déployait dans les airs ses voiles les plus sombres,
Qu'à l'éclat d'un flambeau qui vint frapper mes yeux,
Je crus voir, et je vis (quel spectacle odieux !)
Je vis de l'Acheron les filles inflexibles,
Les Parques aux mortels si fières, si terribles,
215 S'approcher de mon lit, et leur comble d'horreur,
Par ces mots effrayants augmenter ma terreur,
« Reine, malgré Diane, et toute sa puissance,
Nous te venons d'un fils annoncer la naissance,
Éteint, et saisis-toy de ce flambeau fatal,
220 Ses jours font attachés à ce don infernal,
Il te donne sur eux un empire suprême.
Jamais le feu sans toi ne le peut consumer,
Jamais autre que toi ne le peut allumer :
Mais tremble, et quelque jour garde-toi de toi-même. »

DEJANIRE.

225 Ah ! Que me dites-vous ?

ALTHÉE.

Cet espoir, sur mon coeur
Fit d'abord plus d'effet que ne fit la terreur.
Leur fuite du flambeau me rendit la maîtresse,
Et je sentis bientôt l'effet de leur promesse.
Méléagre naquit : mais depuis ce moment,
230 Je me sens agité d'un autre mouvement.

DEJANIRE.

Ah ! Si pour votre fils vous n'avez rien à craindre,
Est-il quelque malheur dont vous puissiez vous plaindre ?
Son sort est en vos mains.

ALTHÉE.

Je l'ai cru comme vous ;
Mais depuis que le Ciel nous marque son courroux,
235 Dès qu'un léger sommeil me ferme la paupière,
Je crois voir Méléagre à son heure dernière.
Je crois voir les Enfers détruisant leur secours,
Allumer dans mes mains le flambeau de ses jours,
Et pour mettre le comble à leur rage cruelle,
240 Nous entraîner tous deux dans la nuit éternelle,
Le jour même, ce trouble occupe mes esprits,
Je me sens effrayée à l'aspect de mon fils ;
La crainte de sa mort qui de mon coeur s'empare,
Me jette en des transports où ma raison s'égaré,
245 Diane, je le vois : ce sont là de tes coups ;
Mais je sais les moyens de braver ton courroux,
Et malgré tes fureurs, Déesse impitoyable,
Tu ne jouiras pas du tourment qui m'accable.
Je veux me délivrer du trouble où je me vois,
250 En sachant que mon fils vous est cher comme à moi,
Vous céder un trésor dont malgré ma tendresse,
Je puis dans mes fureurs n'être pas la maîtresse ;
J'en veux à ses jours vous serez son appui ;
Et si malgré l'amour dont vous brûlez pour lui,
255 Quelque soupçon jaloux, quelque secrète envie
Vous forçait quelque jour d'attenter sur sa vie,
Le flambeau qui sans moi ne se peut allumer,
Arrache aux noirs projets que vous pourriez former.
D'une égale chaleur pour lui nous intéresse.
260 Montrons qui de nous deux a le plus de tendresse.
Je craindras pour un fils, et vous pour un époux,
Vous veillerez sur moi. Je veillerai sur vous :
Et nous détournerons sa funeste aventure,
Quand il aura pour lui l'amour, et la nature.

DEJANIRE.

265 Ciel !

ALTHÉE.

De ce dépôt venez vous assurer.
Soudain pour notre hymen je vais tout préparer :
En vain Plexippe encore y voudra mettre obstacle,
Et sera malgré lui, témoin de ce spectacle,
Son trop d'ambition commence à me gêner,
270 Et moi-même à ses yeux je veux vous couronner :
Mais le voici qui vient, sachons ce qui l'amène.

SCÈNE V.

Althée, Plexippe, Dejanire.

ALTHÉE.

Hé bien, Prince, le Ciel a-t-il calmé sa haine ?
Dites-nous si le Monstre est enfin terrassé ;
Surtout que fait mon fils ? Où l'avez-vous laissé ?

PLEXIPPE.

275 Madame, dissipez d'inutiles alarmes.
Le Monstre a succombé sous l'effort de ses armes.

ALTHÉE.

Quoi ! Le Monstre est donc mort ! Et mon fils est vainqueur !
Daignes nous faire part d'un qi rare bonheur.
Ah ! Princesse ! Ô mon fils ! Que ta gloire m'est chère !
280 Ô ! Peuples trop heureux : ô ! Trop heureuse mère.

PLEXIPPE.

À peine du Soleil on voyait le retour,
Que frappant de cent cris les échos d'alentour,
Qui du Monstre à nos bras promettaient la défaite ,
Nous l'avons fait sortir de sa sombre retraite.
285 Il rompt, il perce, il tue, il court de toutes parts,
Il s'élançe au travers des piques et des dards.
Déjà de flots de sang la plaine est inondée ;
Il immole Sostrate, et renverse Tydée.
L'implacable Diane augmentant sa fureur,
290 Lui fait porter par tout le carnage et l'horreur.
C'est en vain que mon bras s'oppose à son passage,
Peu s'en faut qu'à l'infant je n'éprouve sa rage :
Méléagre embrasé d'un généreux courroux ,
Cherche à vaincre, ou périr, pour le salut de tous.
295 La superbe Athalante imite son audace.
Elle presse le Monstre, et le suit à la trace :
Et lui lançant un trait qui lui perce le flanc,
On voit enfin rougir la terre de son sang :
Sa fureur s'en irrite, et devient plus ardente ;
300 Comme un torrent rapide il court vers Athalante.
Méléagre aussitôt prévenant qes efforts,
Soutient, sans s'ébranler, ses furieux transports :
Et le frappant au coeur d'une atteinte mortelle,
Il le rend pour jamais à la nuit éternelle.

ALTHÉE.

305 Ciel !

PLEXIPPE.

Alors, mille cris élevés jusqu'aux Cieux,
Lui rendent des honneurs qui ne font dûs qu'aux Dieux.
Thésée, et tous les Grecs admirent son audace.
Chacun avec transport l'environne, et l'embrasse :

310 Mais enfin, il est temps, qu'après de tels exploits,
Il commence à ranger nos peuples fous ses lois.
Il est temps que l'hymen réglant fa destinée,
La Princesse avec lui soit enfin couronnée.
Il va venir, Madame, et vous ne doutez pas
Que bientôt...

ALTHÉE.

Ah ! Courons au devant de ses pas,
315 Je ne puis résister à mon impatience.
Je vais en l'embrassant jouir de sa présence.

SCÈNE VI.

Plexippe, Déjanire.

PLEXIPPE.

Vous le voyez, Madame, il ne tient pas à moi,
Qu'à votre tour ici vous ne donniez la loi.
Vous m'avez accusé, quand de votre hyménée
320 Vous avez vu longtemps reculer la journée :
Mais votre esprit par là se doit désabuser,
C'est la Reine, et non moi, qu'il en faut accuser.
Quoi qu'elle ait pour son fils une tendresse extrême,
Elle ne peut encor quitter le Diadème.
325 Cependant fur le Trône il le faut élever,
Ce que j'ai commencé je le veux achever,
Il a vaincu le Monstre, et sa main triomphante
En apporte à vos pieds la dépouille sanglante :
Toute la Grèce attend qu'un triomphe si beau,
330 De votre auguste hymen rallume le flambeau ;
Et tandis qu'au milieu d'une illustre jeunesse,
Qui fait, et l'ornement, et l'appui de la Grèce ,
Il ne sait pas encor le bonheur qui l'attend,
Je vais tout préparer pour le rendre content.
335 Mais pour vos intérêts quand je fais tout, Madame,
Pourrai-je sur les miens vous découvrir mon âme ?
D'un service important pourrai-je me flatter ?

DEJANIRE.

Parlez, Seigneur, pour vous rien ne peut m'arrêter.
Vous avez sur mon coeur une entière puissance ;
340 Et vous doutez à tort de ma reconnaissance.

PLEXIPPE.

Je connais Méléagre ; et je crains, s'il est Roi,
Que fa haine aussitôt n'éclate contre moi
Vous ne savez que trop qu'il me voit avec peine,
Dispenser chaque jour les ordres de la Reine.
345 Que du rang que j'occupe il cherche à m'éloigner.
Qu'il impute mon zèle à la soif de régner :
Et que de mes desseins il conçût de l'ombrage,
Quand de la guerre en Crète il fit l'apprentissage.
Quelque bruit que l'envie ait osé publier,
350 Ce que j'ai fait suffit pour me justifier.

Si de l'ambition mon âme est possédée,
Sur ma seule valeur on sait qu'elle est fondée.
Qu'un sceptre ne saurait échapper de mes mains,
Tant il en est pour moi chez nos peuples voisins :
355 Où faisant en tout temps une juste conquête,
Je ne veux que mon bras pour couronner ma tête.
Mais le fort aujourd'hui m'offre un plus doux moyen,
Pour faire en même temps son bonheur, et le mien.
Si je puis m'élever au trône d'Athalante,
360 Mon départ aussitôt remplira son attente,
Madame ; et sans regret je quitterai des lieux,
Où toujours mon aspect lui blesserait les yeux.

DEJANIRE.

Athalante, à l'amour a donc soumis votre âme ;
Mais pour vos intérêts que puis-je ?

PLEXIPPE.

Tout, Madame.

365 Sa beauté, je l'avoue, et ses fameux exploits
Ont touché de mon coeur les sensibles endroits :
Mais enfin quelque amour qui me parle pour elle,
Sa Couronne à mes yeux est encore plus belle.
Son serment dégagé de n'être qu'au vainqueur,
370 La laisse en liberté de faire mon bonheur.
Tâchez de l'arrêter : et de votre hyménée
Faites que sa présence honore la journée.
Nos respects appuyez de la commune voix,
Peut-être en ma faveur sauront fixer son choix.
375 Pour nous placer au Trône agissons l'un et l'autre :
Élevez mon destin, j'élèverai le vôtre.
Au Temple où de vos foins j'attendrai les effets,
Je vais de votre hymen commencer les apprêts.

DEJANIRE.

380 Allez, Seigneur, mes soins rempliront votre attente.
Reposez-vous sur moi, je vais voir Athalante ;
Où mon coeur, par l'espoir dont vous flattez mes vœux,
Ne sera point content, si vous n'êtes heureux.

SCÈNE VII.

DEJANIRE, seule.

Il femble qu'en ce jour la fortune propice,
Ait de mes ennemis confondu l'injustice.
385 Plexippe est un esprit que je dois ménager.
Retenons Athalante afin de l'obliger.
Mais ne m'aveuglons point par trop de confiance.
Un bonheur est mal sûr fondé sur l'apparence.
Commençons par la Reine ; allons sans différer,
390 M'assurer du dépôt qu'elle veut me livrer.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Athalante, Élise.

ATHALANTE.

A-t-on tout préparé ? Partirons-nous Élise ?

ÉLISE.

395 Tout est prêt : Mais, Madame, excusez ma surprise :
Pourquoi vous éloigner d'une pompeuse Cour,
Où la paix et les jeux vont être de retour :
Tout vous rit : tous les coeurs ne cherchent qu'à vous plaire :
Ainsi que vos États, Calidon vous révère.
Vous faites de ces lieux le plus bel ornement.
Qu'y ferez-vous penser de votre éloignement ?

ATHALANTE.

Le dessein en est pris : il faut partir.

ÉLISE.

400 Me serait-il permis de lire dans votre âme ?
Dans un jour de triomphe, est-il quelque malheur,
Qui puisse de vos yeux obscurcir la splendeur ?
Vous possédez des Grecs les plus vastes Provinces.
Vous rangez sous vos lois tous ses Rois, tous ses Princes.
405 Mille exploits éclatants consacrent votre nom :
Et ce bras a rendu le calme à Calydon ,
Lorsqu'il a commencé la célèbre victoire,
Qui fait monter son Prince au faîte de la gloire.

ATHALANTE.

410 Ah ! Ne rappelle point un fatal souvenir,
Qu'en vain de mon esprit je tâche de bannir.
Vais-je voir sans rougir de honte, et de colère,
Triompher à ma vue un jeune téméraire,
Qui m'a presque arraché la victoire des mains ?
Ah ! C'en est fait : Partons, évitons des chagrins...

ÉLISE.

415 Mais songez que sans lui, dans ce jour plein de gloire,
Votre sang eût payé cette illustre victoire.
Quel Dieu, quel autre bras vint à votre secours,
Quand le Monstre en fureur s'armait contre vos jours ?
Avec quelle valeur il courut vous défendre :
420 Je tremblai de le voir dans un âge si tendre.
Et quand il fit tomber le Monstre sous ses coups,
Mes vœux, je l'avouerai, n'étaient pas tous pour vous.

ATHALANTE.

Hé par quel droit du Monstre arrêtant la furie,
Faut-il que malgré moi je lui doive la vie ?
425 Pourquoi sans mon aveu me vint-il secourir ?
Que ne me laissait-il triompher, ou périr ?

ÉLISE.

Quoi, ce Prince charmant que partout on admire,
Qui bientôt sous ces lois va venger cet Empire,
Qu'au sortir de l'enfance on a vu deux fois,
430 Des plus vaillants guerriers surpasser les exploits :
Par quelle offense, ô Ciel ! D'une si belle reine,
A-t-il pu s'attirer une si forte haine ?

ATHALANTE.

Que le Ciel des mortels confond la vanité :
Et qu'il me punit bien de mon trop de fierté !
435 Contrainte par mon peuple à lui donner un maître,
Je crus qu'aucun mortel n'était digne de l'être :
Je promis au vainqueur mon Empire, et ma foi,
Croyant que la victoire était sûre pour moi ;
Moi, qui dans les forêts signalant mon courage,
440 De l'arc, des javelots ai fait un long usage.
Moi, fille de Jason, qu'on voyait tous les jours
Attaquer des lions ; et combattre des ours,
Vains projets ! Vain espoir dont je m'étais flattée !
Dans quel gouffre d'ennuis m'as-tu précipitée !
445 Parmi tant de héros, digne race des Dieux,
Le sort fait triompher un jeune audacieux,
Qui ne se souvient pas dans sa nouvelle gloire,
Qu'Athalante est ici le prix de sa victoire. .

ÉLISE.

C'est par là que le sort assurant vos plaisirs,
450 Vous affranchit d'un joug contraire à vos désirs ;
Et si par le vainqueur vous êtes négligée,
Du moins de vos serments vous êtes dégagée ;
C'est un bonheur pour vous, et non pas un mépris.
Que cet esprit farouche en ignore le prix.

ATHALANTE.

455 Ô bonheur ! Qui pour moi n'a rien que de funeste.

Mon trouble t'en dit trop pour te cacher le reste,
Laisse, laisse-moi fuir un superbe vainqueur,
Par qui sur moi le sort épuise sa rigueur.
Élise tu me vois interdite et tremblante.
460 Ne cherche plus en moi cette fière Athalante,
Qu'on voyait si souvent dans le fond de nos bois,
Rejeter en fuyant les vœux des plus grands Rois ;
Et préférer sans cesse à leur grandeur suprême,
Le tranquille bonheur de régner sur soi-même.
465 Cet heureux temps n'est plus. Ici de mon orgueil
Je sens que Méléagre est devenu l'écueil.
Que dis-je ! Devant lui ma constance s'étonne ;
Je ne me connais plus ; ma fierté m'abandonne.
Des lieux où je le vois je détourne mes pas,
470 J'y pense toujours quand je ne le vois pas.
Dieux ! Que n'ai-je du monstre éprouvé la furie,
Et confève ma gloire aux dépens de ma vie :
N'y pensons plus : partons : dans nos sombres forêts
Courons ensevelir ma honte pour jamais.
475 Dans l'état ou du Ciel me plonge la colère,
Fuyons plus que la mort ce jeune téméraire.
Peut-être en le voyant mon trouble, ou ma rougeur,
Trahirait malgré moi le secret de mon cœur :
J'en mourrais à tes yeux de douleur, ou de rage,
480 Si jusques-là le sort abaissait mon courage,
Élise ; et si jamais le trouble où je me vois,
Pouvait être connu d'un autre que de toi.

ÉLISE.

J'entends quelqu'un. Cachez le trouble de votre âme.
Plexippe vient à vous.

SCÈNE II.

Athalante, Plexippe, Élise.

PLEXIPPE.

Que m'a-t-on dit, Madame ?
485 Vous partez et ces lieux par votre éloignement,
Vont perdre pour jamais leur plus bel ornement.
Quoi ! Le riche appareil d'une superbe fête,
La Reine, nos respects, n'ont rien qui vous arrête.
C'est pour le nouveau Roi marquer trop de rigueur.

ATHALANTE.

490 J'ignore de quel Roy vous me parlez, Seigneur :
Mais mon séjour ici n'étant plus nécessaire,
C'est ne faire envers lui qu'une offense légère.

PLEXIPPE.

Hé quoi ! vous ignorez qu'en ce jour glorieux
Nous plaçons Méléagre au rang de ses aïeux ?
495 Que la Reine ma soeur, lui cède un Diadème,
Dont j'ai su maintenir l'autorité suprême.
Que l'hymen dans une heure allumant son flambeau

Va de ses jours sereins éclairer le plus beau :
Et combler ses sujets de joie ; et d'allégresse,
500 En nommant une Reine à l'aspect de la Grèce.

ATHALANTE.

Une Reine ! Seigneur.

PLEXIPPE.

Madame, en doutez-vous ?
Déjanire aujourd'hui l'accepte pour époux.
Des vœux de nos états cet hymen est l'ouvrage.
Ils sont de même sang, et presque de même âge.
505 Pour ce noeud solennel en naissant réservé,
Dans ce Palais ensemble ils furent élevés.
Leurs désirs sont pareils ; leur flamme est mutuelle.
Il n'est point, après vous, de Princesse plus belle.
Méléagre est content de son sort glorieux.
510 Il vient, favorisé des hommes, et des Dieux,
Le Monstre terrassé par sa main triomphante
Apporter à ses pieds la dépouille sanglante.
L'amener dans le temple, et du pied de l'autel,
Lui jurer sur ce gage un amour éternel.
515 Ainsi quitte des soins que le sceptre m'impose,
Je viens voir si pour moi je pourrai quelque chose :
Et si dans ce grand jour, quand je fais tout pour eux,
Je suis le seul à plaindre, et le seul malheureux.

ATHALANTE.

Vous ! Seigneur.

PLEXIPPE.

Oui, Madame, et plus qu'on ne peut être.
520 Puisqu'enfin de mon coeur je ne suis plus le maître ;
Et que m'abandonnant à tout votre courroux,
J'ose vous déclarer que je brûle pour vous.
Vous changez de couleur : je vois votre pensée ;
Et que d'un tel aveu vous êtes offensée.
525 Je l'avais bien prévu : j'en ai frémi. Mais quoi !
Telle est de mon destin l'inévitable loi.
D'abord que je vous vis, sans pouvoir me défendre,
Mon coeur à vos appas fut contraint de se rendre :
Et tant qu'aucun espoir n'a flatté mes désirs,
530 J'ai tâché de vous fuir, d'étouffer mes soupirs.
J'ai crû que dans les soins où mon zèle m'engage,
Je pourrais de mon coeur effacer votre image ;
Et n'ai pu sans rougir du trouble où je me vois,
Me confesser vaincu pour la première fois.
535 Mais enfin il est temps de rompre le silence.
Un peuple en votre hymen a mis son espérance.
Pour remplir son attente il vous faut un époux ;
Et puisque le vainqueur ne saurait être à vous,
Sorti d'un même sang, excusez mon audace,
540 Si j'ose avec respect vous demander sa place :
Et vous offrir un coeur de vos charmes épris,
Qui saura mieux qu'un autre en connaître le prix.

ATHALANTE.

Prince, à de tels discours qui semblent me confondre,
 Ne vous étonnez pas si je ne puis répondre.
 545 En d'autres temps, peut-être, et loin de cette Cour,
 N'aurait-on pas le front de me parler d'amour !
 Hé ! comment, pouvez-vous me tenir ce langage ?
 La paix de Calydon est-elle votre ouvrage ?
 Qu'avez-vous fait de grand pour être mon époux ?
 550 Avez-vous fait tomber le Monstre sous vos coups ?
 Pour faire de mon sceptre une juste conquête,
 Venez-vous à mes pieds m'en apporter la tête ?
 C'est par là qu'il fallait m'expliquer votre ardeur ;
 Et mériter ma main au défaut de mon coeur.

PLEXIPPE.

555 Madame, je le vois, je viens de vous déplaire.
 L'aveu que je vous fais vous semble téméraire.
 Si pour vous mériter il faut de grands exploits,
 Je n'ai pas mis ma gloire à vaincre dans les bois :
 Mais assez de lauriers environnent ma tête,
 560 Pour ne pas envier cette faible conquête,
 Et fi vous ignorez encor ce que je puis :
 Tout l'Univers entier vous dira qui je suis :
 Je ne joins point un Sceptre à votre Diadème,
 Mais j'en sais affermir la majesté suprême :
 565 Du bras et du conseil en soutenir le poids :
 Et tout cela vaut bien des fantômes de Rois,
 Je vous laisse y penser.

SCÈNE III.

Ahtalante, Élise.

ATHALANTE.

Ô Fortune ennemie !

Ai-je assez éprouvé ton injuste furie !
 Tu ne peux me porter de plus sensibles coups.
 570 Je sens naître en mon coeur mille transports jaloux.
 Qui l'eût crû ? Méléagre à l'amour est sensible :
 Lui que j'ai cru toujours si fier et si terrible.
 Il brûle pour une autre : il reconnaît sa loi ;
 Et l'ingrat n'eût jamais de mépris que pour moi.
 575 Athalante ! Quel est le pouvoir de tes charmes ?
 Tu ne vois que des coeurs qui te rendent les armes.
 Et par un sort fatal, tu ne peux remporter
 La conquête du seul qui te peut mériter !
 Ah ! J'avais résolu de partir tout à l'heure.
 580 On arrête mes pas. On veut que je demeure.
 Demeurons : j'y consens. Pour les désespérer,
 Pour troubler leur bonheur, je prétends demeurer !
 Ne quittons pas ces lieux sans venger cet outrage.
 Mon coeur désespéré s'abandonne à la rage.

585 De ce couple odieux je veux trancher les jours.
C'est au Temple où l'hymen les assemble : j'y cours.
Allons, ne souffrons pas... Malheureuse Princesse,
Rendras-tu l'Univers témoin de ta faiblesse ?
Va, fuis plus que jamais ce séjour odieux.
590 Que vois-je ? Quel objet se présente à mes yeux.

SCÈNE IV.

Athalante, Dejanire, Dione, Élise.

DEJANIRE.

Quoi ! Madame, est-il vrai, qu'après une victoire,
Dont la seule Athalante a partagé la gloire,
Malgré les vœux ardents de cent peuples divers,
Elle va se cacher aux plus lointains déserts ;
595 Et sans daigner nous voir, ni même nous entendre,
Se dérobe aux honneurs qu'on s'apprête à lui rendre.
Plexippe, en vous quittant, interdit, et confus,
M'est venu dans le Temple annoncer vos refus ;
Et la Reine elle-même à l'Autel occupée,
600 D'un juste étonnement en a paru frappée.
Madame, au nom du noeud, et du sacré flambeau,
Qui va rendre mon sort si content, et si beau ;
Au nom d'un jeune Prince environné de gloire,
Qui fait tomber sur moi l'éclat de sa victoire ;
605 Au nom de tous les Grecs, qui d'une même voix,
Autant que vos beautés célèbrent vos exploits ;
Dans un jour de triomphe, et de réjouissance,
Ne nous refusez pas votre auguste présence :
Et croyez que mon sort me semblera plus doux,
610 Si j'ai de mon bonheur un témoin tel que vous.

ATHALANTE.

Madame, ç'en est trop. Pour finir vos alarmes
Je n'ai pas refusé le secours de mes armes ;
Mais dans le doux retour du calme où je vous vois,
L'on se passe aisément d'un témoin tel que moi.
615 Mon Peuple, mes États, demandent ma présence :
Et je vais à mon tour...

DEJANIRE.

Méléagre s'avance.
Quoique tous nos efforts n'aient pu vous émouvoir,
Sa prière peut-être aura plus de pouvoir.

ATHALANTE.

Non , Madame, à l'Autel il vient pour vous conduire,
620 Souffrez que je l'évite, et que je me retire.

SCÈNE V.

Méléagre, Athalante, Déjanire, Dione, Élise.

MÉLÉAGRE.

Que vois-je ! Mon abord vous chasse de ces lieux !
Madame, mon aspect vous est-il odieux ?
Ou s'il faut qu'avec vous mon âme s'éclaircisse,
Me condamneriez-vous si je vous rends justice ?
625 Et si dans un moment on va vous apporter
Un prix que vos exploits vous ont fait mériter ?

ATHALANTE.

Seigneur, un tel discours ne peut que me surprendre,
N'ayant rien mérité, je n'ai rien à prétendre.

MÉLÉAGRE.

Ah ! Madame, on sait trop que pour notre secours
630 Vous avez exposé votre sceptre, et vos jours.
On sait à quel excès portant votre courage,
Vos coups d'un maître affreux ont surmonté la rage.
Et si lorsqu'à vos pieds mon bras l'a terrassé,
J'ai suivi le chemin que vous m'aviez tracé.
635 Vous seule, je l'avoue, en êtes triomphante ;
Et sa dépouille est due à l'illustre Athalante.

DEJANIRE.

Qu'entends-je ? Ah ! Juste Ciel !

ATHALANTE.

Vous vous trompez, Seigneur ;
Vous n'avez pas encor consulté votre coeur.
Quoi sans aucun respect du rang où je suis née,
640 A d'éternels affronts je me vois condamnée !

MÉLÉAGRE.

Madame...

ATHALANTE.

Non, Seigneur, rien ne me retient plus.
Plexippe fait ici des efforts superflus.
Il croit par cette adresse ébranler ma constance.
Mais je hais son audace, et votre complaisance,
645 S'il voulait à ce prix devenir mon époux,
Il devait l'apporter triomphant ! comme vous :
Et ne pas m'outrager par une indigne flamme,
Que l'on pourrait par force arracher de son âme.

MÉLÉAGRE.

Quoi ! Madame, Plexippe, au milieu de ma Cour
650 A la témérité de vous parler d'amour !
Tandis qu'il est des Rois, plus dignes de vous plaire,

Qui ne font que languir, soupirer, et se taire.

ATHALANTE.

Seigneur, de mes soupçons je reconnais l'erreur.
Et j'ai parlé peut-être avec trop de chaleur ;
655 Quand j'ai cru qu'un héros que j'estime, et révère
Appuyait d'un sujet l'audace téméraire.
Mais puisqu'à son orgueil vous n'avez point de part,
Je vais, d'un jour encor, différer mon départ :
Pourvu qu'au seul objet digne de votre hommage,
660 De vos feux promptement vous rapportiez le gage.

À Déjanire.

Madame, vous voyez que mon coeur aujourd'hui
Ne veut point s'enrichir des dépouilles d'autrui.
Je consens pour vous plaire à voir notre hyménée ;
Mais pour en voir sans trouble expirer la journée,
665 Faites taire Plexippe, ou craignez que ses feux
Ne forcent mon courroux à plus que je ne veux.

SCENE VI.**Méléagre, Déjanire, Dione.****MÉLÉAGRE.**

Que me dit-on, Madame, et quel est ce langage ?
Moi-même quel discours puis-je mettre en usage ?
Je sais qu'à ma grandeur vous avez accordé,
670 Ce qu'en vain mon amour vous aurait demandé ;
Et que sans consulter ni mon coeur, ni le vôtre,
Il prétendit un jour nous unir l'un à l'autre :
Mais pour un sort plus beau l'on doit vous réserver,
Dans un rang plus illustre il vous faut élever :
675 À mille autres beautés Hercule vous préfère,
Et je sais que lui seul est digne de vous plaire.

DEJANIRE.

Non, Seigneur, c'est en vain qu'on vante sa valeur,
J'ai refusé pour vous son Empire, et son coeur.
J'ai toujours espéré qu'un héros plus aimable ,
680 Me rendrait de son sort compagne inséparable,
Mais si dans d'autres noeuds vous trouvez plus d'appas,
À vos contentements je ne m'oppose pas.
Voir Méléagre heureux est ma plus chère envie :
Le sang nous lie assez, sans que l'hymen nous lie ;
685 Et quoi que je renonce à l'espoir d'être à vous,
Si vous êtes content, mon sort fera trop doux.

MÉLÉAGRE.

Ah ! Je n'en doute point. Je sais, belle Princesse,
Que le sang, l'amitié pour moi vous intéresse :
Mais daignez avec moi vous unir aujourd'hui,
690 Pour confondre Plexippe, et nous venger de lui.
L'offense également nous touche l'un et l'autre ;

dispose sans nous de mon sort, et du vôtre.
Je vais trouver la Reine, et presser sa bonté
De nous faire raison de sa témérité.
695 Ou j'atteste du Ciel la suprême puissance,
Que mon bras dans son sang lavera son offense.

SCÈNE VII.

Déjanire, Dione.

DIONE.

Je ne puis trop, Madame, admirer cet effort.
Quoi ! Vous-même, avec lui, vous vous montrez d'accord !
vous pouvez souffrir, sans en être étonnée,
700 Qu'il rompe aux yeux de tous un si saint hyménée.

DEJANIRE.

Dieux ! Quel trouble mortel m'accable et me confond !
Crois-tu que je supporte un si cruel affront ?
Il adore Athalante. Ah ! superbe rivale,
Va, porte loin de nous ta présence fatale.
705 Je ne te retiens plus : évite ma fureur.
Ou crains le désespoir qui déchire mon cœur.
As-tu vu de quel front l'orgueilleuse étrangère
Tantôt , en ta présence, a reçu ma prière.
Et comme sur le point de quitter nos États,
710 Un mot de Méléagre a retenu ses pas.
N'en doutons point : j'ai lu jusqu'au fond de son âme
Elle sent pour ce Prince une secrète flamme.
Soutenue en ces lieux d'un faux bruit de valeur,
D'un jeune conquérant elle a séduit le cœur.
715 On n'a jamais aimé si tendrement qu'il aime.
S'il ne l'eût jamais vue il m'aimerait de même.
À l'espoir que j'ai pris il me faut renoncer,
Dione ; Ah ! Sans frémir je n'y saurais penser.
Mais que dis-je : insensée ! On m'outrage, et je pleure,
720 Moi qui puis, si je veux, me venger tout-à-l'heure.
Je ne m'explique point : mais loin de m'irriter,
Peut-être Déjanire est-elle à redouter ?
Ne désespérons pas : ma crainte se dissipe,
Puisque dans mon parti j'ai la Reine, et Plexippe.
725 De tout ce qui se passe allons les informer.
Contre mon infidèle il les faut animer.
Tandis que par mes soins, et par ma complaisance,
Je veux de mon côté gagner sa confiance :
Me montrer attachée à tous ses intérêts :
730 Cacher adroitement mes déplaisirs secrets :
Et s'il faut qu'à son cœur je cesse de prétendre,
Dione, nous verrons quel parti je dois prendre.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Althée, Déjanire, Dione.

ALTHÉE.

Calmez vos déplaisirs, c'est trop verser de pleurs,
Princesse, je prends part à vos justes douleurs :
735 Mon fils se flatte en vain de l'hymen d'Athalante.
Tout l'État périra plutôt que j'y consente.

DEJANIRE.

Ah ! Si mon intérêt vous cause ce courroux,
Madame, au nom des Dieux, ne regardez que vous ;
Et ne me forcez pas à la douleur amère,
740 D'avoir mis la discorde entre un fils et sa mère.
Cet hymen, il est vrai, peut dans votre maison,
D'une guerre civile allumer tison.
On connaît le génie, et l'humeur d'Athalante.
Le crime, et les dangers n'ont rien qui l'épouvante.
745 On dit que si le Prince est un jour son époux,
Son adresse saura le détacher de vous :
Et le pousser peut-être au projet téméraire
De mettre sur son front le bandeau d'une mère.
Mais ces bruits que dément la tendresse d'un fils.
750 Ne doivent pas sans doute alarmer vos esprits.
Méléagre vous aime, et l'amour d'une femme
Ne vous pourra jamais effacer de son âme.
Il a trop de vertu pour tant de lâcheté,
Madame ; et je répons de sa sincérité.

ALTHÉE.

755 Et m'en répondrez-vous quand pour cette Athalante
Il vous fait, à ma honte, une injure sanglante.
Sur le point d'être unis par les noeuds les plus doux,
Il lui rend des honneurs qui ne sont dûs qu'à vous.
Il vient de lui porter la dépouille fatale,
760 Qui devait devancer la fête nuptiale.
Il triomphe : à ses vœux tout cède, tout se rend :
Avant qu'il se grossisse arrêtons ce torrent.
C'est trop contre vous-même embrasser sa défense.
Ce n'est plus vous : c'est moi que touche son offense :
765 Et plus pour un ingrat vous montrez de bonté,

Plus je rougis pour lui de sa témérité.

DEJANIRE.

Ah ! Madame, songez que ce trouble funeste,
 Peut rallumer encore la colère céleste.
 Il vaut mieux vous résoudre à couronner leurs feux,
 770 Que d'irriter un fils si grand, si généreux.

ALTHÉE.

Il faut donc me résoudre à la honte cruelle,
 De payer de mon Sceptre une ardeur criminelle.
 Tantôt en sa faveur j'y voulais renoncer :
 Mais je le garderai s'il prétend m'y forcer :
 775 Et l'on ne verra point, tandis que je respire,
 Qu'un fils m'ait pu contraindre à lui céder l'Empire.
 J'ai fait beaucoup pour lui ; vous ne l'ignorez pas :
 Mais si l'ingratitude a pour lui des appas,
 Peut-être à ses dépens lui ferai-je connaître,
 780 Qu'il doit plus de respect à qui lui donna l'être.
 Déjà de mes desseins mon frère est averti :
 Contre ce fils rebelle il prendra mon parti.
 Il fait tout préparer pour remplir mon attente ;
 Je puis par son moyen m'assurer d'Athalante.
 785 Il l'aime : et pour ôter tout espoir à mon fils ;
 Des soins qu'il prend pour nouselle fera le Prix.

DEJANIRE.

Il est vrai que Plexippe a cru pouvoir pour elle
 Montrer tout ce qu'il sent, et d'amour, et de zèle.
 s'il lui faut un époux pour lui servir d'appui,
 790 La Grèce n'en a point de plus digne que lui.
 À sa rare valeur autant qu'à sa prudence,
 On sait que Calydon doit sa toute puissance :
 Et l'honneur à jamais en rejaillit sur vous,
 S'il faut que d'une Reine il devienne l'époux.
 795 Mais quoi vous flattez-vous qu'à ce cruel spectacle,
 Méléagre en fureur ne mettra point d'obstacle.
 A-t-on vu dans sa source arrêter un torrent ?
 Et guérit-on un mal en le désespérant ?
 Assez et trop longtemps pour de moindres querelles,
 800 Toute la Grèce a vu leurs haines mutuelles.
 Vous les verrez encore, aux pieds de nos autels,
 Se percer à la fois de mille coups mortels :
 Exécuter des Dieux la vengeance obstinée,
 Et faire une hécatombe au lieu d'une hyménée.
 805 Puisse le juste Ciel détourner ces malheurs,
 Et sur moi feule enfin épuiser ses rigueurs !

ALTHÉE.

Vous prenez trop de part au sort d'un infidèle,
 Il ne mérite pas une flamme si belle.
 Le Ciel m'inspira bien, lorsque dans votre sein
 810 D'épancher mon secret je conçus le dessein ;
 Et que pour le sauver de ma propre furie,
 Je remis en vos mains le destin de sa vie.
 Chaque instant contre lui redouble mon courroux,

Il ne régnera point qu'il ne règne avec vous.
815 je veux qu'avec éclat Athalante nous quitte.
Qu'un triomphe apparent lui déguise sa fuite :
Et que pour m'assurer d'elle, et de ses États,
Mon frère dans une heure accompagne ses pas
N'en parlons plus : j'ai fait tout ce que j'ai du faire.
820 Et si mon fils encore est assez téméraire,
Pour vouloir résister à mes commandements...
Il vient : sachons de lui quels sont ses sentiments.

SCÈNE II.

Althée, Méléagre, Déjanire, Dione.

MÉLÉAGRE.

Madame, enfin le Ciel sensible à nos alarmes,
S'est servi de mon bras pour essuyer vos larmes.
825 Le Monstre a succombé sous l'effort de mes coups,
Je ne pouvais pas moins étant sorti de vous.
Mais ce qui va combler mon bonheur et ma gloire,
C'est moins de remporter une illustre victoire,
D'avoir été l'appui d'un peuple malheureux,
830 Que de voir qu'Athalante est le prix de mes feux.
De pouvoir exprimer tout ce que sent mon âme.
De lui faire à toute heure un aveu de ma flamme ;
Et d'aspirer sans crainte à me voir son époux,
Puis qu'enfin je n'ai plus qu'à l'obtenir de vous.
835 Souffrez que sans prétendre à votre Diadème,
L'amour me fasse ailleurs trouver un rang suprême ;
Et que tout l'Univers de mon bonheur surpris,
Apprenant ma victoire, en admire le prix.

ALTHÉE.

Mais, Prince, songez-vous qu'un ferment vous engage,
840 À celle devant qui vous tenez ce langage.
Qu'elle a bien mérité de si vives ardeurs :
Et qu'il n'est pas permis de vous donner ailleurs.

DEJANIRE.

Non, Madame, du Prince écoutez la prière.
Un fils doit tout pouvoir sur le cœur d'une mère.
845 Ne vous opposez point à ses pressants désirs,
Le triomphe est cruel qui coûte des soupirs.
Si je fais quelque obstacle à son bonheur extrême,
Souffrez que de la Cour je m'exile moi-même.
Sans regret, loin de vous j'irai passer mes jours :
850 Lorsqu'il sera content, je la serai toujours.
Je n'aspire en effet qu'à m'en voir estimée,
Cette douceur pour moi vaut celle d'être aimée
Et ce noble motif m'oblige à vous quitter,
Pour ne pas empêcher vos bontés d'éclater.

SCÈNE III.

Althée, Méléagre, Dione.

ALTHÉE.

855 Quelle fureur ! Mon fils, quel caprice incroyable,
D'une pareille erreur vous peut rendre capable ?
Vous quittez Déjanire, et pour ce changement
Vous vous êtes flatté de mon contentement.
Songez-vous que ce trône où le destin nous place
860 Fut toujours occupé par ceux de nôtre race ?
Qu'il ne m'est pas permis de renverser nos lois,
En mêlant d'autre sang à celui de nos Rois.
Ah ! Ne démentez point par ce trait de jeunesse,
L'estime qui pour vous se répand dans la Grèce.
865 Rendez à la Princesse un cœur tendre, et soumis,
Qui sache se dompter comme nos ennemis.
Commencez, pour régner, de régner sur vous-même ;
Et montrez-vous par là digne du diadème.

MÉLÉAGRE.

Ce reproche, Madame, est sensible pour moi.
870 Trouvez-vous Athalante indigne de ma foi ?
Mais non, lorsque votre âme à mes désirs s'oppose,
D'un si cruel refus je pénètre la cause.
Ce n'est donc pas assez qu'un Prince ambitieux
Ait possédé vingt ans le rang de mes aïeux :
875 Qu'il ait, sans mon aveu, dispose de moi-même.
Il veut encor ; il veut m'enlever ce que j'aime.
Il adore Athalante ; et pour comble d'ennui,
Madame, contre moi vous lui servez d'appui.

ALTHÉE.

Hé puis-je à ses desseins m'empêcher de souscrire,
880 Quand je le vois par là s'assurer d'un Empire ?
Puis-je ne prendre pas l'intérêt de mon sang ?
Il n'est pas comme vous esclave de son rang.
De qu'ont fait pour l'État son zèle, et sa prudence,
Mérite qu'on en ait quelque reconnaissance.
885 Et quand je puis l'aider à faire son bonheur...

MÉLÉAGRE.

Ah ! Madame, achevez de me percer le cœur.
Quoi ! Vous pouvez souffrir que Plexippe me brave :
Hé faites-vous un Roi pour être son esclave ?
Songez-vous aux malheurs qu'il en peut arriver ?
890 On abaisse un sujet qui veut trop s'élever.
Je ne suis plus enfant. Vous voulez que je règne :
Il faut vous faire craindre : ou souffrir qu'on me craigne.
D'un rival insolent confondez les projets :
Qu'il ne tente plus rien contre mes intérêts :
895 Ou des Dieux tous puissants la majesté suprême,
Ne saurait le soustraire à ma fureur extrême.

ALTHÉE.

Vous me parlez en maître, et vous le menacez,
Prince. Vous n'êtes pas encore où vous pensez.
Je vois ce que de vous il me faudrait attendre,
900 Si vous étiez au rang dont je voulais descendre.
Bien loin d'en murmurer, je rends grâce aux Dieux,
Que votre emportement m'ait dessillé les yeux.
Je penserai deux fois à ce que je dois faire.
Cependant étouffez un amour téméraire.
905 Oubliez un objet qui ne peut être à vous.
Ne m'en parlez jamais, ou craignez mon courroux,

SCÈNE IV.

MÉLÉAGRE, seul.

Ciel ! Puis-je d'une mère entendre ce langage ?
Allons chercher l'auteur d'un si cruel outrage.
C'est à lui d'éprouver mes transports furieux.
910 Mais que vois-je ?

SCÈNE V.

Méléagre, Athalante.

ATHALANTE.

Je viens vous faire mes adieux,
Seigneur. Dans mes États la Reine me renvoie.
On craint que mon aspect ne trouble votre joie.
Que sais-je ? On ne veut pas que pour vous admirer,
Près de vous plus longtemps je puisse demeurer.
915 En vain par des apprêts plus grands que de coutume,
On veut de ce départ me cacher l'amertume.
Ces honneurs concertés ne me rassurent pas,
Quand je vois que Plexippe accompagne mes pas.
Je suis prête à partir : mais le bien où j'aspire,
920 C'est de pouvoir sans lui rentrer dans mon Empire.
On prend en ma faveur trop de soins superflus :
Que par de vains honneurs on ne me gêne plus.
Que Plexippe demeure, et dans mon Arcadie,
Qu'on me laisse rentrer comme j'en suis sortie.
925 C'est ce qu'en vous quittant je viens vous demander :
Que vos seules bontés me peuvent accorder :
Et si jamais mon bras vous devient nécessaire,
Ou pour vous affranchir d'un sujet téméraire,
Ou pour vous secourir contre vos ennemis,
930 Mon Peuple, mes États, tout vous fera soumis ;
Et je n'aurai jamais une plus forte envie,
Que d'exposer pour vous, et mon Sceptre, et ma vie.

MÉLÉAGRE.

Quoi ! Jusques-là, Madame, on porte la fureur :
On use contre vous d'une telle rigueur !
935 On prétend pour jamais m'éloigner d'Athalante,
Et vous pouvez penser que mon coeur y consente ?
Non, cet ordre inhumain ne regarde que moi ;
Un ferment solennel m'engage votre foi :
Et quoi que le respect m'engage d'y prétendre,
940 Contre tous mes rivaux je saurai la défendre.

ATHALANTE.

Non, Seigneur, d'autres noeuds vous doivent arrêter,
Et ce n'est pas un prix qu'il faille disputer.
Si vous êtes sensible à ma juste prière,
Retenez seulement un prince téméraire.
945 À de plus grands efforts je ne puis consentir.
Vivez pour Dejanire, et me laissez partir.

MÉLÉAGRE.

Quoi ! Vous laisser partir, et vivre pour une autre !
Ciel! quelle injustice est égale à la vôtre ?
Tant que j'aurai du sang à répandre à vos yeux,
950 Vous ne partirez point : j'en atteste les Dieux :
Car enfin, il est temps de vous parler sans feindre.
Souvent pour craindre trop, on cesse de rien craindre.
Insensible à l'amour, nourri dans les forêts,
Je me croyais toujours à l'abri de ses traits :
955 Mais je sentis bientôt, en vous voyant paraître,
Que de ma liberté je n'étais plus le maître.
Un seul de vos regards dissipant mon erreur,
Vint troubler pour jamais le repos de mon coeur.
Il fallut, malgré moi, vous en faire l'hommage ;
960 Et mes premiers soupirs devinrent votre ouvrage.
Que dis-je ! Si mon bras animé par vos yeux,
Vient de purger ces bords d'un monstre furieux ;
Le prix, dont vos serments me promettaient la gloire,
M'a fait seul remporter cette illustre victoire.
965 Mais c'est trop différer à punir les cruels,
Qui forment contre vous des projets criminels,
Je vais de votre sort vous rendre la maîtresse ;
Et sans rien exiger d'une injuste promesse,
Vous remettre un serment contraire à mon bonheur,
970 S'il me donne une main que ne suit pas le coeur.

ATHALANTE.

Seigneur ; par cet aveu je vois toute la flamme,
Que mes faibles attraits ont causé dans votre âme.
Mais que prétendez-vous ? Et quel est votre espoir,
Tant que Plexippe ici retient tout le pouvoir :
975 En montant sur le Trône abaissez son audace.
Forcez vos ennemis de vous demander grâce :
Et vous pourrez alors vous estimer heureux.
Si vous n'avez que moi de contraire à vos voeux :

980 Mais ne présumez pas qu'une indigne tendresse,
D'un coeur comme le mien se rendre la maîtresse.
La gloire, le devoir vous engagent ma main,
Et ce n'est pas l'amour qui règle mon destin.
J'avouerai toutefois que parmi tant de princes,
985 Que la gloire a tirés du fond de leurs provinces,
Et qui font vanité de vivre sous ma loi,
Je n'ai trouvé que vous qui fut digne de moi :
Et qu'avant que le sort la rendît légitime,
Vous aviez en secret ma plus parfaite estime.

MÉLÉAGRE.

Ah ! Madame...

ATHALANTE.

Seigneur, Plexippe vient à nous.

SCÈNE VI.

Méléagre, Athalante, Pléxippe.

PLEXIPPE.

990 Qui vous retient, Madame, on n'attend plus que vous ?
À vos heureux sujets on s'apprête à vous rendre,
Avec tous les honneurs que vous devez attendre :
Un triomphe nouveau, jusques dans vos États,
Doit marquer en passant les traces de vos pas ;
995 Et je bénis le sort qui m'offre l'avantage,
De pouvoir jusques-là vous rendre mon hommage.

ATHALANTE.

Seigneur, voila le Roi, faites l'y consentir :
Dés qu'il aura parlé, je suis prête à partir.

SCÈNE VII.
Méléagre, Plexippe.

MÉLÉAGRE.

1000 Quel est donc ce projet ? Prince, et par quelle attente,
Veut-on, sans m'en rien dire, éloigner Athalante ?
D'où vient cet ordre ? Enfin, qu'est-ce que l'on prétend ?

PLEXIPPE.

Seigneur, c'est pour l'État un secret important.
Je ne puis en parler sans l'aveu de la Reine,
Je vais l'en avertir.

MÉLÉAGRE.

N'en prenez pas la peine ;
1005 L'intérêt de l'État me touche également,
Et vous pouvez parler sans son contentement.

PLEXIPPE.

Seigneur, quand vous aurez la suprême puissance,
Vous verrez mon aveugle et prompt obéissance :
Mais jusqu'à ce moment perdez un vain espoir.
1010 Rien ne peut n'obliger de trahir mon devoir.

MÉLÉAGRE.

Ah ! Je ne vois que trop où tend tout ce mystère :
Et pourquoi vous cherchez à parler à ma mère.
On dit que votre orgueil vous a fait espérer,
Qu'à l'hymen d'Athalante il pouvait aspirer :
1015 Que déjà votre bouche a su lui faire entendre...

PLEXIPPE.

Ne pouvant être à vous, n'y puis je pas prétendre .

MÉLÉAGRE.

Hé par quelle raison ne peut-elle être à moi ?

PLEXIPPE.

N'avez-vous pas ailleurs engagé votre foi ?

MÉLÉAGRE.

Moi ! Je n'ai rien promis, et si dans mon enfance,
1020 Vous avez abusé d'une injuste puissance.
N'est-il pas temps qu'ici je commande à mon amour ?
Est-ce à vous de régler ma haine, et mon amour ?
Est-ce que votre orgueil a pu vous faire croire,
Que vous deviez jouir du fruit de ma victoire ?
1025 Mais enfin, il est temps de jouir de mes droits,
Quand j'ai sauvé mon sceptre une seconde fois.
Athalante, avec moi doit être couronnée :

Elle doit partager toute ma destinée,
D'un inutile espoir cessez de vous flatter.
1030 e vous l'ai déjà dit : craignez de m'irriter.
Et ne me forcez pas à vous faire connaître,
Le respect qu'un sujet doit porter à son maître.

PLEXIPPE.

Des sujets tels que moi sont l'appui des États ;
Les menaces, Seigneur, ne les étonnent pas.
1035 Je ne dois de respect qu'autant que j'en veux rendre :
Mais pour m'en affranchir, je vais tout entreprendre :
Et de ce vain courroux quels que soient les projets,
Vous ne me verrez plus au rang de vos sujets.

SCÈNE VIII.
Méléagre, Élise.

MÉLÉAGRE.

Ah ! Ç'en est trop: il faut que dans ton sang, perfide,
1040 Mon bras...

ÉLISE.

Venez, Seigneur, si la gloire vous guide :
Empêchez un dessein rempli de cruauté,
Qui du Trône, et du Ciel blesse la majesté.
Sans égard pour le rang, ni le nom d'Athalante ;
1045 La Reine écoutant trop sa haine impatiente,
Veut la faire par force éloigner de ces lieux.

MÉLÉAGRE.

Quel excès de fureur ! Que dites-vous, ah, Dieux !
Élise ?

ÉLISE.

On vient déjà de lui ravir le gage
Dont vous aviez tantôt honoré son courage.
Son bras, sans s'étonner, écarte les plus fiers,
1050 Et les plus obstinés périssent les premiers.
Quelques Princes pour elle ont déjà pris les armes ;
Mais Plexippe qui sort redouble mes allarmes.

MÉLÉAGRE.

Ah ! Qu'est-ce que j'entends ! Je vais la secourir ;
Et me perdre à ses yeux ; ou faire tout périr.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Althée, Dione.

DIONE.

1055 Où courez-vous, Madame , et qu'est-ce que vous faites ?
Je ne vous connais plus dans l'état où vous êtes !
On voit sur votre teint la pâleur du trépas.
À peine savez-vous où vous portez vos pas :
Je crains de vous revoir dans le trouble funeste,
1060 Où vous plonge souvent la colère céleste !
Vos yeux font obscurcis de moment en moment :
Ah ! Venez, et rentrez dans votre appartement.

ALTHÉE.

Ah Dione ! Quel trouble excite mes allrmes ?
Quel murmure confus se mêle au bruit des armes ?
1065 Que mon fils est longtemps sans paraître à mes yeux !
Où l'a-t-on vu à d'où vient qu'il n'est plus en ces lieux ?
Je l'ai désespéré. Crois-tu qu'il se contraigne...
Je crains ; et je ne sais ce qu'il faut que je craigne.
De noirs pressentiments où je n'ose penser,
1070 Viennent...

SCÈNE II.
Althée, Déjanire, Dione.

ALTHÉE.

Ah ! malheurs venez-vous m'annoncer Princesse ?

DEJANIRE.

Il n'est plus temps, Madame, de vous taire,
Le defordrecadu ciel nous plonge la colere.
Athalante en ces lieux s'obstine à demeurer ;
De vôtre rang par force elle veut s'emparer.
1075 Elle a de vos soldats forcé la refistance.
Tous nos jeunes Heros embraffent fa défence:
Tandis que l'on épargne et fon fexe, et fon rang ,
Elle voit à fes pieds couler des flots fang: .
Et fur fon front altier marquant fon allegrefse,
1080 Reçoit ce sacrifice ainfi qu'une Deeffe, !

ALTHÉE.

Et mon fils que fait-il?

DEJANIRE.

Remettez vos esprits.
Je n'ai point dans ce trouble aperçu votre fils,
Je n'ai vu que Plexippe ardent, et plein de zèle,
Qui courait fièrement prendre votre querelle.
1085 Mais enfin si le Prince en peut être informé,
Doutez-vous que de rage, et d'amour animé,
Il n'aille se ranger auprès de ce qu'il aime,
Et remettre l'État dans un péril extrême.
Venez, venez, Madame, empêcher ces malheurs,
1090 Tandis que d'autres soins le retiennent ailleurs.

ALTHÉE.

Oui, Princesse, courons punir qui nous offense.
Allons à sa sureur opposer ma présence.
Je souffrons pas qu'ici l'on nous fasse la loi.
Du fuis-je! malheureuse? et qu'est-ce que je vois ?

SCÈNE III.

**Althée, Plexippe blessé, Déjanire, Dione,
Thélame.**

ALTHÉE.

1095 Ah mon frère !

PLEXIPPE.

Le fort a trompé mon envie,
Madame : en vous servant il m'en coûte la vie.
J'ai fait ce que j'ai pu. Mais si je vous fus cher :
Si l'état où je fuis a de quoi vous toucher.
Si votre âme aux remords ne veut point être en proie,
1100 Ce n'est point dans les pleurs qu'il faut que l'on se noie.
Puissent les Dieux témoins de mes derniers moments,
Au gré de ma fureur régler vos châtements :
Si vous souffrez, ma soeur, que sans être vengée
Dans l'éternelle nuit mon ombre soit plongée,
1105 C'est l'espoir dont mon coeur peut encor se flatter,
Et le seul qu'aux Enfers je prétends emporter.

ALTHÉE.

Oui :tandis qu'élevée à la grandeur suprême,
On verra sur mon front briller un Diadème,
Vous n'aurez pas en vain imploré mon secours,
1110 Contre les assassins qui terminent vos jours.
Jusque sur nos autels votre cendre sacrée,
S'abreuvera du sang dont elle est altérée :
Mais quel bras inhumain vous a percé le flanc ?
Quel monstre insatiable a versé votre sang ?
1115 Nommez-le moi. Bientôt sur le rivage sombre,
Je saurai le forcer d'accompagner votre ombre ;
Et mon coeur agité des plus noires fureurs...

PLEXIPPE.

Vous saviez mon amour... Athalante... je meurs.

SCÈNE IV.

Althée, Déjanire, Dione.

ALTHÉE.

Athalante ! Ô fureurs ! Ô crime détestable !
1120 De la mort de mon frère Athalante est coupable !
Oui, Prince infortuné, digne d'un autre fort,
Que pour moi trop de zèle a conduit à la mort.
Me punissent les Dieux : et me puisse leur foudre
Écraser tout-à-l'heure, et me réduire en poudre :
1125 Puissai-je de ma peine effrayant l'Univers,
Voir contre moi le Ciel, la Terre, et les Enfers ;
Si tant que Reine ici j'aurai quelque puissance,
Je cesse de poursuivre une telle vengeance
Et toi, fleuve d'Enfer, si je romps mes serments,
1130 Puisse-tu m'apprêter les plus cruels tourments.
Puisse l'affreux Nocher sur ta funeste rive,
Refuser le passage à mon ombre plaintive.
Dieux, ou suis-je ? L'horreur de cette trahison,
Fait contre tous mes sens révolter ma raison.
1135 La perfide. Courons ordonner son supplice.
Faisons-en à mon frère un juste sacrifice.
Vengeons-le : vengeons-nous. Il n'est rien désormais
Qui puisse réparer la perte que je fais/

DEJANIRE.

Ciel ! Quels malheurs fur nous assemble ta colère.

SCÈNE V.

Althée, Méléagre, Déjanire, Dione.

ALTHÉE.

Venez, mon fils, venez consoler votre mère.
1140 Mon frère ne vit plus. De ses glorieux jours
Une main sacrilège a terminé le cours.
J'ai juré de venger cette perte fatale.
De plonger l'assassin dans la nuit infernale.
1145 Je sais que votre coeur en pourra murmurer,
Et je tremble moi-même à vous le déclarer :
Mais quelque coup affreux que votre âme en ressent :
Il faut pour me venger, que j'immole Athalante :
C'est-elle dont le crime excite ma fureur.

MÉLÉAGRE.

1150 Qu'entends-je ! Ah dissipez cette funeste erreur.
Madame, où vous emporte une aveugle colère :
Elle n'a point versé le sang de votre frère.

ALTHÉE.

Ô Ciel ! Par ce discours vous me glacez d'effroi
Et qui donc est l'auteur de ce crime.

MÉLÉAGRE.

C'est moi.

ALTHÉE.

Vous !

DEJANIRE.

1155 Qu'entends-je !

MÉLÉAGRE.

Oui, c'est moi qui de sa tyrannie :
Ne pouvais plus longtemps souffrir l'ignominie.
C'est moi qui mille fois animé contre lui,
Ai conçu le dessein que j'achève aujourd'hui.
C'est moi, dans le projet qu'il osait entreprendre,
1160 Qui me suis vu frapper par l'endroit le plus tendre,
C'est moi qui dans son sang éteignant ses fureurs...
Mais que vois-je ! Grands Dieux, Madame ?

ALTHÉE.

Je me meurs.

MÉLÉAGRE.

Quoi, Madame !

ALTHÉE.

Ô mon fils ! Ô mère infortuné !
À quel supplice affreux me vois-je condamnée ?
1165 Quel ferment indiscret m'oblige à vous punir ?
Comment le pouvoir rompre, et comment le tenir ?

MÉLÉAGRE.

Hé bien ! Si la vengeance a pour vous tant de charmes,
Prenez. Voici le fer qui fait couler vos larmes ;
Avec mes tristes jours terminez vos ennuis.

ALTHÉE.

1170 Grands Dieux ! Par où sortir de l'horreur où je suis ?

DEJANIRE.

Ah Seigneur ! Elle tombe, et sa raison s'égare.

MÉLÉAGRE.

Ma mère. Ah quels regards !

ALTHÉE.

Va, laisse- moi, barbare.

MÉLÉAGRE.

Hé quoi ! Jamais les Dieux ne seront apaisez ?

DEJANIRE.

Voilà l'état funeste où vous la réduisez.

ALTHÉE.

1175 D'où vient que la clarté se dérobe à ma vue ?
Dans l'éternelle nuit serais-je descendue ?
Quels gouffres sous mes pas s'ouvrent de toutes parts !
Quels spectres ! Quels démons s'offrent à mes regards ?
Ah mon frère : est-ce vous ? Sur ce rivage sombre
1180 Faut-il que le courroux anime encor votre ombre ?
Ne me retracez point le serment que j'ai fait ;
S'il ne faut que mon sang, vous serez satisfait.
Mais ne présumez pas que mon fils... Ah ! Barbares,
Faut-il que contre moi tout l'Enfer se déclare ?
1185 Noires divinités dont les sévères mains
Ne pardonnent jamais à pas un des humains :
Quel flambeau venez-vous présenter à ma vue ?
La Perte de mon fils est-elle résolue ?
Venez-vous m'enlever ce fils infortuné ?
1190 Est-ce là le trésor que vous m'aviez donné ?
Dieux ! Que vois-je ! Diane excite leur furie.
Ah ! Mon fils, Je vous perds, c'est fait de votre vie.
Que pourra votre mère, et son faible secours.
Contre tant d'ennemis qui menacent vos jours ?

DEJANIRE.

1195 Que dites-vous ? Ah Dieux !

MÉLÉAGRE.

Que faites-vous, ma mère ?

ALTHÉE.

Ah ! Se ces Dieux cruels évitez la colère.
Fuyez, mon fils : mais non ne m'abandonnez pas.
Venez, pour les braver, vous jeter dans mes bras ;
Et que le même infant tranche mes destinées,
1200 Qui moissonne la fleur de vos jeunes années :
Mais quel monstre nouveau vient encore en ces lieux :
Dans le temps que la mort me va fermer les yeux ?

SCÈNE VI.

**Athée, Méléagre, Athalante, Déjanire, Élise,
Dione.**

ATHALANTE.

Gémissante des maux dont je me vois complice,
Je viens de tout mon sang, vous faire un sacrifice.
1205 Loin de me dérober à vos inimitiés,
Je viens mettre mon Sceptre, et ma vie à vos pieds.
C'est moi qui vous réduis en l'état où vous êtes.
Ne vous prenez qu'à moi des pertes que vous faites
J'ai moi seule du Prince excité le courroux ;
1210 Et j'ai poussé moi seule, et son bras, et ses coups.
Quel malheur en ces lieux lui cause ma venue !
Il serait innocent s'il ne m'eût jamais vue.
S'il faut une victime à vos ressentiments,
Faites tomber sur moi vos plus durs châtimens.
1215 S'il se peut à l'offense égalez le supplice.
Je n'en murmure point ; vous me ferez justice.
Heureuse ! Si par là votre coeur désarmé
Redonne à votre fils son rang accoutumé :
Et si dans vos États la perte de ma vie,
1220 Vous peut rendre la paix que je vous ai ravie.

ALTHÉE.

Où suis-je ? Quelle voix ! Quels lugubres accents,
Me rendent tout à coup l'usage de mes sens ?
Qui vient calmer l'horreur dont mon âme est émue ?
Que vois-je ! Quel objet se présente à ma vue !
1225 Perfide, venez-vous jusques dans ce palais,
Par la mort d'une Reine achever vos forfaits ?

ATHALANTE.

Non, Madame, je viens vous apporter ma tête.
À vos ressentiments la voilà toute prête.
Le Prince est innocent : ne l'accusez de rien ;
1230 Et s'il vous faut du sang, je vous offre le mien.

MÉLÉAGRE.

Ah ! Si le criminel doit expier son crime,
Frappez, Reine, frappez. Voici votre victime :
Qu'entre-nous votre coeur ne soit point combattu.
Faites justice au crime, et grâce à la vertu.

ALTHÉE.

1235 Hélas !

DEJANIRE.

À votre fils ne soyez point cruelle.

ALTHÉE.

Tu l'emportes enfin, tendresse maternelle.
Haine, serments, fureurs, je n'écoute plus rien.
L'intérêt de mon fils l'emporte sur le mien.
Et toi fille du Dieu qui lance le Tonnerre,
1240 Diane, qui toujours m'as déclaré la guerre,
Si mon orgueil a pu si longtemps t'irriter,
Par mon abaissement je vais te contenter.
Sceptre, bandeau Royal, malheureux Diadème,
Ce n'est qu'en vous quittant qu'on peut être à soi-même.
1245 Plus on est élevé, plus on est malheureux :
Et les rangs les plus hauts sont les plus dangereux.
J'entends dans les Enfers ton ombre qui murmure,
Mon frère ; et qui me vient reprocher ton parjure :
Mais d'un serment affreux daigne me dispenser ;
1250 Ou donne-moi du sang que je puisse verser.
Allez, Seigneur, régnez : ayez mon ouvrage.
Je vous rends mes respects, et mon premier hommage.

MÉLÉAGRE.

Ah ! Reprenez un rang où tout vous est soumis.

ALTHÉE.

Il me coûterait trop, s'il me coûtait mon fils.

ATHALANTE.

1255 Madame, sans quitter votre grandeur suprême,
Ce héros peut ailleurs trouver un Diadème ;
Aux peuples d'Arcadie il peut donner des lois,
Je lui remets mon sceptre, et lui cède mes droits.

ALTHÉE.

1260 Non, non, de ce dessein rien ne peut me distraire.
Mon fils règne : il est vrai : je ne suis que sa mère.

MÉLÉAGRE.

Madame, le trépas me cause moins d'effroi,
Que le trône éclatant que vous quittez pour moi :
Si vous ne consentez que dans cette journée
Athalante avec moi puisse être couronnée.
1265 Je n'aime à me placer dans ce rang glorieux,
Que pour en faire hommage à l'éclat de ses yeux.
Favorisez de grâce une flamme si belle ;
Je ne puis ni régner, ni vivre que pour elle.

ALTHÉE.

1270 Mon fils, car de ce nom j'aime à vous appeler,
Vous régnez, il suffit : vous n'avez qu'à parler.

MÉLÉAGRE.

Ah ! Souffrez qu'à vos pieds...

ALTHÉE.

C'en est assez, de grâce,
Je ne m'informe plus de tout ce qui se passe :
Je vais me renfermer aux pieds de nos autels ;
Pour vos prospérités prier les immortels ;
1275 Et pour rendre l'Enfer à nos desseins propice,
Aux mânes de mon frère offrir un sacrifice.

À Déjanire.

Princesse, il faut céder au souverain pouvoir , !
Je vous plains à regret, je trahis votre espoir:
Mais pour voir ce revers avec indifférence,
1280 Armez-vous, comme moi, d'une noble constance ;
Et croyez que vos maux excitant ma pitié,
Des peines que je sens redoublent la moitié.

SCÈNE VII.

Méléagre, Athalante, Déjanire, Élise.

MÉLÉAGRE, à Déjanire.

Achez mon bonheur, et dans ce jour insigne,
De vos adorateurs choisissez le plus digne.
1285 Préparons dans le Temple un spectacle nouveau.
Faisons qu'un double hymen allume son flambeau.
Parlez : que sur ce choix votre coeur se déclare.
Est-ce Hercule ? Ou Thésée, ou les fils de Tyndare.

DEJANIRE.

Seigneur, l'impatience est permise aux amants.
1290 Allez, ne perdez point de précieux moments.
Pour hâter le bonheur que votre coeur espère,
Je vais joindre mes soins à ceux de votre mère.
Et quand vos vœux feront pleinement satisfaits,
Alors de vos bontés j'attendrai les effets.

MÉLÉAGRE, à Athalante.

1295 Vous, Madame, souffrez que je coure moi-même,
Faire tout préparer pour ce bonheur extrême.

SCÈNE VIII.

DEJANIRE, seule.

Tu triomphes, cruel, rien ne peut t'arrêter.
 Tu méprises les pleurs que tu me vas coûter.
 Orgueilleux de ton crime, et fier de ta conquête,
 1300 De ce funeste hymen tu vas presser la fête.
 Puisse le chaste hymen ne point unir vos coeurs.
 Que l'affreuse Discorde, Alecton, et ses soeurs,
 De furieux soupçons, des haines immortelles,
 Prennent soin d'éclairer ces noces criminelles.
 1305 Allons : ne souffrons pas ces apprêts odieux :
 Portons plutôt la flamme, et le fer en ces lieux.
 Pour qui me vengera mon âme se déclare.
 Qu'à servir ma fureur Hercule se prépare.
 Appelons en ces lieux le Centaure Nessus.
 1310 Faisons-y déborder les eaux d'Acheloüs.
 Que dis-je ? À nous venger n'employons que nous même.
 N'ai-je pas sur ses jours un empire suprême ?
 Ne puis-je pas le perdre, et sans me découvrir,
 Inventer une voie à le faire périr.
 1315 Ah ! Ne balançons plus. Prenons cette victime.
 Égalons ma vengeance au courroux qui m'anime.
 Quelle rage, grands Dieux ! Quel excès de fureur !
 Le verrai-je périr sans changer de couleur ?
 Est-ce un crime pour lui de n'avoir pu lui plaire ?
 1320 Soutiendrai-je sa vue, et les cris de sa mère ?
 Tu l'aimes, Déjanire, et tu l'immoleras ?
 Tu l'aimes, Déjanire, et tu le céderas ?
 Et tu pourras souffrir qu'une autre ait l'avantage,
 De soumettre à tes yeux ce superbe courage.
 1325 Ah ! Puisque tu n'as pu le ranger sous ta loi,
 Qu'il meure, ou qu'il l'épouse, il est perdu pour toi.
 Et plonge-le plutôt dans la nuit infernale,
 Que de le voir jamais épouger ta rivale.
 Allons trouver Althée, et pour notre dessein
 1330 Choisissons, sans remise, et le temps, et la main :
 Et que tout l'Univers me voyant outragée,
 APPrenne en même temps que je me suis vengée,

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

ATHALANTE, seule.

D'où vient que dans un jour marqué pour mon bonheur,
Je ne puis à la joie abandonner mon coeur ?
1335 Au plus grand des héros je vais me voir unie.
Je vois tous les apprêts de la cérémonie.
À mes rapides voeux tout semble conspirer,
Et mon coeur toutefois ne se peut rassurer.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre,
1340 Grands Dieux ! Par cet avis me faites-vous entendre,
Qu'il n'est point ici-bas de tranquilles plaisirs,
Et que jamais le sort n'a comblé nos désirs ?
Calmons ces mouvements, dont j'ignore la cause.
Moi-même, à mon bonheur, faut-il que je m'oppose ?
1345 Ne vois-je pas qu'un coeur serait mal enflammé ,
Si jamais en aimant il n'était alarmé ?
Et que plus un bonheur peut flatter notre attente,
Plus il jette d'effroi dans le coeur d'une amante,
Allons, espérons tout de la bonté des Dieux.

SCÈNE II.

Athalante, Élise.

ATHALANTE.

1350 Mais quel transport de joie éclate dans tes yeux,
Chère Élise ?

ÉLISE.

Du Temple, où le peuple s'empresse,
Je viens d'être témoin des transports de la Grèce.
Jamais tant de splendeurs, tant d'appareils divers
Ne s'offrirent ensemble aux yeux de l'Univers.
1355 La Reine si longtemps par Plexippe irritée,
À servir ses fureurs n'est plus sollicitée.
En vous gardant, Madame, un traitement plus doux,
Laisse agir ses bontés pour son fils, et pour vous,
Mais ce qui me surprend : Déjanire avec elle.
1360 Ordonne de ce jour la pompe solennelle :
Et calmant quelquefois ses esprits agités,
Mêle ses vœux aux siens pour vos prospérités.

ATHALANTE.

Que ne lui dois-je point ? Par quelle récompense
Pourrai-je l'assurer de ma reconnaissance ?
1365 Qu'elle fait sur soi-même un effort généreux :
Car enfin, Méléagre est l'objet de ses vœux.
Elle en sait comme moi le prix et le mérite :
Et j'ai vu dans ses yeux le trouble qui m'agite.
Mais que fait ce héros ? Par quel retardement
1370 Témoigne-t-il pour moi si peu d'empressement ?

ÉLISE.

Vous l'allez voir, Madame, il a par sa présence,
De ses nouveaux sujets calmé l'impatience.
Par mille apprêts pompeux, il veut dans ce grand jour,
Que sa magnificence égale son amour.
1375 Vos peuples à l'envi, par mille cris de joie,
Célèbrent le bonheur que le Ciel vous envoie.
Votre nom et le sien comblés de leurs souhaits,
Font retentir les murs de ce vaste palais.
Et tout ce que la Grèce a de cœurs héroïques
1380 Vient du Temple à grands flots inonder les portiques.
Quel triomphe pour vous : quel spectacle charmant !
D'avoir tant de témoins de cet heureux moment,
De voir sur votre front un double diadème,
Qu'un héros si parfait... Mais le voici lui-même.

SCÈNE III.
Méléagre, Athalante, Élise.

MÉLÉAGRE.

1385 Belle Athalante, enfin tout comble mes désirs.
Je n'ai plus à pousser d'inutiles soupirs.
Après tant de tourments ; je puis en assurance,
Vous marquer de mes feux l'extrême violence.
Le flambeau de l'hymen est prêt d'unir nos coeurs :
1390 Et nous avons du sort surmonté les rigueurs.
Mais d'où vient qu'en ce jour de pompe, et d'allégresse,
Je vois sur votre front des marques de tristesse :
Voyez-vous à regret ces apprêts solennels ?
Me suivez-vous par force au pied de nos autels ?
1395 Pour la dernière fois, expliquez-vous, Madame,
Quelque soit le bonheur dont on flatte mon âme.
De votre fort encor vous pouvez disposer,
Et j'aime mieux mourir que vous tyranniser.

ATHALANTE.

Écoutez moins, Seigneur, un soupçon qui m'offense,
1400 Je vous suis à l'autel sans nulle violence.
Vous avez sur mon coeur un absolu pouvoir. .
Je ne murmure point à suivre mon devoir ;
Autant que je le puis je ressens votre joie.

MÉLÉAGRE.

Hé ! Comment voulez-vous, Madame, que je croie
1405 Que j'ai quelque pouvoir sur vous, sur votre coeur.
Quand vous m'en affurez avec cette froideur ?
Est-ce là tout l'amour dont vous êtes atteinte ?
Non, non, Madame, non, il faut parler sans feinte.
Je vois que votre trouble éclate malgré vous ;
1410 e n'ai pas mérité le nom de votre époux.
Non, vous ne m'aimez pas.

ATHALANTE.

Cruel ! Est-il possible
Qu'il me faille essayer ce reproche sensible ?
À vous ouvrir mon coeur ai-je attendu si tard ?
N'avez-vous pas d'un mot empêché mon départ ?
1415 Tantôt contre Plexippe , et contre votre mère,
Vous ai-je avec contrainte adressé ma prière ?
Quand vous m'avez parlé vous ai-je rebuté ?
Mon coeur avec dédain vous a-t-il écouté ?
N'est-ce pas vous montrer que je vous rends justice ?
1420 Par un aveu plus fort faut-il que je rougisse ?
Faut-il vous dire ici, pour la première fois,
Que l'amour, comme vous, m'a soumise à ses lois :
Qu'à peine le destin vous offrit à ma vue,
Que je sentis pour vous mon âme prévenue ;
1425 Et que si votre coeur ne me put échapper,
Pour vous du même trait je me sentis frapper ?

Prince, êtes-vous content ? Vous savez ma faiblesse.
Jouissez de la honte où ce discours me laisse :
Mais pour vous découvrir de semblables secrets
1430 Croyez qu'il faut aimer autant que je le fais.

MÉLÉAGRE.

Ô Prince trop heureux ! Ô fort digne d'envie ! :
À quel bonheur, ô Ciel ! Réserve-tu ma vie ?
Mais de grâce, achevez, rendez mes vœux contents,
Et ne différez plus le bonheur que j'attends,
1435 Madame. Allons au temple y rejoindre ma mère.
Allons : que de l'hymen le flambeau nous éclaire,
Et que ce jour enfin si propice à mes vœux,
Me rende aussi content que je suis amoureux.

ATHALANTE.

Je marche sur vos pas. Mais quel sombre nuage,
1440 Trace sur votre front cette funeste image ?
De quel trouble soudain êtes-vous agité ?

MÉLÉAGRE.

C'est l'effet d'un bonheur que j'ai peu mérité.
Madame, il est si grand que je ne saurais croire,
Qu'un mortel en un jour puisse avoir tant de gloire.
1445 Et mieux que mes discours le trouble de mes sens,
Vous montre tout l'excès de l'amour que je sens.

SCÈNE IV.

Méléagre, Athalante, Thelame, Élise.

THELAME.

Que faites-vous, Seigneur, la Reine impatiente,
N'attend plus qu'après vous, et l'illustre Athalante,
Déjà pour votre hymen elle a tout préparé.
1450 La victime est choisie, et l'autel est paré.
Elle tient dans ses mains le sacré Diadème,
Et veut sur votre front le poser elle-même.
En entrant dans le temple une soudaine horreur,
À ses premiers transports avait livré son coeur.
1455 À l'aspect du bûcher son âme s'est troublée.
Sa fureur presque éteinte a semblé réveillée.
Elle a crû voir encor les noires déités,
Et d'un frère sanglant les mânes irrités.
Mais soudain Déjanire à l'autel accourue,
1460 A calmé les transports : l'a toujours secourue :
Et lui servant de guide en ce pieux dessein,
Jusqu'au bûcher fatal elle a conduit sa main.
À peine a-t-elle offert ce juste sacrifice,
Que l'Enfer à nos vœux s'est montré plus propice :
1465 Que la Reine a sorti de son égarement :
Et vous mande tous deux en ce même moment.

MÉLÉAGRE.

Allons.... Mais quel tourment ! Quelle secrète flamme,
Avec plus de fureur, s'empare de mon âme ?

ATHALANTE.

1470 Dieux ! Qu'est-ce que je vois ! Vous chancelez, Seigneur :
Vos yeux sont égarés : vous changez de couleur.

MÉLÉAGRE.

Madame, ce n'est rien : que votre crainte cesse.
Venez au temple : il faut surmonter ma faiblesse.

ATHALANTE.

Ah Seigneur ! Arrêtez.

MÉLÉAGRE.

Theleme, soutiens-moi.

ATHALANTE.

Votre mal qui redouble augmente mon effroi.

MÉLÉAGRE.

1475 Non, c'est trop exposer mon trouble à votre vue.
Avançons... Mais ô Dieux ! Que mon âme est émue,
Que j'éprouve à la fois de supplices divers !
Et pour comble d'horreur je sens que je vous perds.

ATHALANTE.

Ah ! cherchons du secours.

MÉLÉAGRE.

1480 Je le vois bien, Madame :
Quelque Dieu dans mon sein allume cette flamme.
Il a vu mon bonheur avec des yeux jaloux.
Il a cru qu'un mortel n'est pas digne de vous.
Mais quelque soit des Dieux l'avantage suprême,
Ils n'aimeront jamais autant que je vous aime.
1485 Et s'ils ont plus que moi de gloire et de pouvoir.
J'ai plus d'amour pour vous qu'ils n'en sauraient avoir.

ATHALANTE.

Dieux ! Étiez-vous jaloux du bonheur de ma vie
Mortelle : je voyais vos grandeurs sans envie.
Avez-vous cru qu'un jour ce Prince généreux
1490 Vous pourrait des mortels enlever tous les vœux.
Ah ! Ne m'épargnez point, après ce coup funeste,
Arrachez-moi, cruels, le jour que je déteste.
Si vous voulez encor paraître tout-puissants,
Et que sur nos autels on brûle de l'encens,
1495 Si vous voulez encor des temples, des hommages,

Faites-moi du Cocyte aborder les rivages ;
Où vos temples par moi détruits, et renversés,
Vous puniront du bien que vous me ravissez.

MÉLÉAGRE.

N'attirez point sur vous leur funeste colère ;
1500 Puissent-ils fur moi seul l'épuiser toute entière.
Je reconnais Diane, et son courroux vengeur,
Le poison qui me ronge augmente sa fureur :
Je brûle : et je ressens dans mes veines ardentes
Couler, au lieu de sang, des flammes dévorantes.
1505 Hélas ! j'étais aîné. D'un si charmant aveu.
Faut-il que je jouisse, et triomphe fi peu ?
Ah ! qu'avec déplaisir on renonce à la vie ,
Sur le point de goûter un fort digne d'envie.
Pour les infortunés la mort n'a rien d'affreux :
1510 Mais qu'elle a de rigueurs pour les amants heureux.

SCÈNE V.

**Althée, Méléagre, Athalante, Dione, Elise,
Thélame.**

ALTHÉE.

Que vous faites languir ma juste impatience ?
Tout le peuple, mon fils, se plaint de votre absence :
J'ai déjà dans le Temple allumé le bûcher.
Faut-il qu'encor ici je vienne vous chercher ?
1515 Venez... Mais quel objet se présente à ma vue ?
De quel trouble nouveau me vois-je confondue ?
Me trompai-je, grands Dieux ? Est-ce-vous que je vois ?
Mon fils, en quel état vous montrez-vous à moi ?

ATHALANTE.

Un désordre mortel s'empare de son âme.
1520 Madame, il va périr.

ALTHÉE.

Quoi mon fils ?

MÉLÉAGRE.

Oui , Madame.
Mais par ce tendre amour puisé dans votre flanc,
Qui m'a dans votre coeur donné le premier rang,
Ma mère, prenez soin de ma belle Princesse.
C'est le plus cher trésor qu'en mourant je vous laisse
1525 Rendez-lui mon trépas facile à supporter,
En essayant les pleurs que je lui vais coûter.

ALTHÉE.

Non, vous ne mourrez point, je ne le saurais croire.
Les Dieux d'un sort plus beau vous ont promis la gloire.
Changeraient-ils pour vous leurs arrêts éternels.

1530 Ou mettraient-ils leur joie à tromper les mortels ?
Non, non, que contre vous leur fureur se déploie ;
Jamais, sans mon aveu, vous ne serez leur proie.
Ils ont beau menacer, j'ai le plaisir de voir
Que je puis balancer leur injuste pouvoir :
1535 Les Parques de vos jours m'ont su rendre maîtresse :
Venez, et surmontez une indigne faiblesse.

SCÈNE VI.

**Althée, méléagre, Athalante, Déjanire, Dione,
Élise, Thélame.**

DEJANIRE.

Tu te crois vainement l'arbitre de son fort :
Cesse de t'aveugler, Reine, ton fils est mort.
C'est toi qui de Diane as servi la colère,
1540 Tu l'immoles toi-même aux mânes de ton frère.

ALTHÉE.

Quel excès de fureur ! Je fais périr mon fils :
Qu'as-tu fait du dépôt que je t'avais commis,
Perfide ?

DEJANIRE.

Ignorez-tu son malheur, et ton crime ?
Et que je viens par toi d'en faire la victime ?
1545 Qui t'a fait présumer qu'avec tranquillité
Je serais le témoin de sa félicité ?
Ou que dissimulant mon désespoir extrême,
Je ne me vengerais de lui que sur moi-même.
Non, non, pour le punir j'ai pris l'heureux moment,
1550 Qui t'avait fait rentrer dans ton égarement ;
Je n'ai feint à l'autel de te servir de guide,
Que pour pousser ta main à faire un parricide.
Les Dieux m'ont fait par elle allumer le flambeau.
Qui va plonger ton fils dans la nuit du tombeau,
1555 Ainsi quand tu priais leur majesté suprême,
Tu détruisais les voeux que tu formais toi-même :
Ta bouche les pressait de conserver ses jours,
Et ta main parricide en terminait le cours.

ALTHÉE.

Ah Ciel ! Pour l'arracher à son destin funeste,
1560 Allons de ce flambeau conserver ce qui reste.

Elle sort.

SCÈNE DERNIÈRE.

**Méléagre, Athalante, Déjanire, Élise,
Thélame.**

MÉLÉAGRE.

Monstre, que t'ai-je fait pour m'arracher le jour ?

DEJANIRE.

Ingrat, par ma fureur juge de mon amour ;
J'aime mieux te livrer à la Parque fatale,
Que de voir avec toi triompher ma Rivale.
1565 Et toi qui me bravais avec tant fierté,
Va, superbe, jouis de ta félicité,
À mes yeux maintenant étale ta victoire,
Èlève de sa mort un trophée à ta gloire.
Du moins j'ai ce plaisir qui me venge de toi,
1570 De voir qu'en le perdant tu perdras plus que moi
Je ne perds qu'un ingrat qui me hait : que j'abhorre :
Et tu perds pour jamais un époux qui t'adore.

ATHALANTE.

Ne crains-tu point la mort que mon juste courroux...

DEJANIRE.

Non, j'ai crain seulement de le voir ton époux.
1575 Après ce que j'ai fait je me suis attendue,
À subir à mon tour la peine qui m'est due.

MÉLÉAGRE.

Non, cruelle, jouis de la clarté des Cieux,
Uy, pour traîner ton crime, et ta flamme en tous lieux,
Uy, pour servir d'horreur à toute la nature.
1580 Et vous qui prenez part aux tourments que j'endure.
Belle Athalante, adieu ; gardez mon souvenir,
Et recevez mon coeur par ce dernier soupir.

ATHALANTE.

Barbare, es-tu contente ? As-tu comblé ta rage ?
Puisse-tu te saouler de sang et de carnage.

DEJANIRE.

1585 Hé bien ! Dieux inhumains, êtes-vous satisfaits ?
Avez-vous épuisé le dernier de vos traits.

FIN

EXTRAIT DU PRIVILÈGE DU ROI.

Par Grâce et Privilège du Roi, donné à Versailles le douzième Février 1699. Signé, par le Roi en son Conseil, LE FEVRE. Il est permis à PIERRE RIBOU Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer le Recueil des Tragédies du Sieur de la Grange, pendant de temps de huit années, à compter du jour que chaque Tragédie fera achevée d'imprimer pour la première fois ; Pendant lequel temps faisons très expresses défenses à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre ni débiter d'autre édition que de celle de l'exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de quinze cens livres d'amende, payables sans déport par chacun des contrevenants, et de tous dépens, dommages et intérêts, et autres peines portées plus au long par lesdites Lettres de Privilège.

Registré fur le Livre de la Communauté des Imprimeurs et Marchands Libraires de Paris le 26 Février 1699.

Signé, G. BALLARD, syndic.

Achevé d'imprimer pour la première fois le 27 Février 1699.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].